

New Europe College – Institut d'études avancées  
&  
Institut des Études Sud-Est Européennes de l'Académie Roumaine  
Revue des Études Sud Est Européennes

*L'empereur hagiographe*  
*Culte des saints et monarchie byzantine*  
*et post-byzantine*



Textes réunis et prescutés par  
Petre Guran

*Image de la couverture I : l'empereur Léon VI dans la coupole centrale du narthex de l'église du monastère de Horezu (photo P. Curan, avec la permission de l'abbesse de Horezu).*

Série des publications RELINK du New Europe College

L'empereur hagiographe  
Copyright © 2001 - Colegiul Noua Europă  
ISBN 973 – 98624 – 6 – 2

# L'Homélie prononcée par Étienne Cantacuzène, prince de Valachie (1716)

*Andrei PIPPIDI*

Le vieux dossier que je rouvre aujourd'hui se rattache justement au sujet de ce recueil d'études, car il s'agit d'un cas où la fonction est assurée par un prince roumain, à la fois émule des *basileis*, en tant que détenteur d'un pouvoir qu'il considérait issu du leur, situé même dans son prolongement, et descendant des empereurs byzantins par la généalogie dont il se targuait. Il y a longtemps que j'ai signalé dans une chronique roumaine cet épisode, qui n'est pas dépourvu de dramatisme<sup>1</sup>.

Au bout d'un règne d'un an et neuf mois (avril 1714 – décembre 1715), le prince de Valachie Étienne Cantacuzène est déposé par un émissaire du sultan, comme l'avait été son prédécesseur et cousin, Constantin Brancovan (1688-1714), à la chute duquel, dans des conditions qui soulevèrent émotion et pitié, les accusations des Cantacuzène avaient beaucoup contribué<sup>2</sup>. Pour le chroniqueur la fin d'Étienne et de sa famille est sans surprise, parce qu'elle manifeste l'accomplissement de la justice divine :

« El il sortit de Bucarest le 10 janvier, un samedi, et, en arrivant hors de Bucarest au lieu dit *Tufele Vlădicăi* ( Les chênes de l'évêque), toute une foule étant rassemblée, avec les boyards et l'armée, en descendant du cheval il s'est assis

---

<sup>1</sup> Andrei Pippidi, *Tradiția politică bizantină în țările române în secolele XVI-XVIII* (= *La tradition politique byzantine dans les pays roumains aux XVIe-XVIIIe siècles*), Bucarest, 1983, p. 40.

<sup>2</sup> N. Iorga, *Constantin-vodă Brâncoveanu. Viața și domnia lui*, Bucarest, 1914

sur une chaise et *il a fait un merveilleux sermon sur la vanité de ce monde*, après quoi, en demandant pardon à tout le peuple et tous lui ayant baisé la main, il s'est levé de sa chaise et il est parti. De sorte que sa fuite a eu lieu un samedi et en plein hiver, comme il est dit dans le saint Évangile, car véritablement il n'y a jamais eu un si terrible hiver ici, en Valachie. Et se rendant à Tzarigrad, il fut d'abord mis sous bonne garde et peu après lui et son père furent étranglés et on leur coupa la tête, de sorte que la malheureuse princesse resta là-bas, à Tzarigrad, en grande pauvreté et misère, parce que, par ordre impérial, toutes leurs possessions avaient été confisquées. Plus tard, quand furent pris également son oncle, Michel Cantacuzène, ex-grand spathaire, ainsi que le gendre de celui-ci, Radu Dudescu le grand spathaire, lequel avait épousé sa sœur, on les amena à Andrinople où ils eurent le même sort. Car, les ayant amenés là, on les décapita et on vendit tous leurs biens aux enchères, tous ce qu'ils possédaient. Ainsi fut payé le sang du prince Constantin et celui de ses enfants ... car l'œil de Dieu veille toujours. »<sup>3</sup>

On se souvient que Brancovan avait été exécuté à Constantinople le 15/26 août 1714, ayant dû d'abord assister au supplice de ses quatre fils. Le courage avec lequel il avait affronté cette mort épouvantable fit se répandre bientôt une version des faits selon laquelle il aurait empêché le cadet de racheter sa vie par la conversion à l'Islam et l'aurait exhorté à subir le martyre<sup>4</sup>. Ce récit édifiant, dont on peut suivre les développements légendaires à travers les chroniques contemporaines, les souvenirs des témoins étrangers – l'un d'eux ayant même inspiré l'abbé Prévost<sup>5</sup> –, une *passio* versifiée, une pièce de

<sup>3</sup> *Însemnările Androneștilor*, éd. Ilie Corfus, Bucarest, 1947, p. 26

<sup>4</sup> Adrian Fochi, *Contribuții la studierea cîntecului despre moartea lui Constantin Brâncoveanu*, Academia R.S.R. *Memoriile secției de științe filologice, literatură și arte*, s. IV, t. V, 1983-1984, p.123-133.

<sup>5</sup> A. Pippidi, « Constantin Brâncoveanu, personaj al abatelui Prévost », in *Studii de literatură universală*, 16, 1970, p. 163-183, cf. Idem, *Hommes et idées du Sud-Est européen à l'aube de l'âge moderne*, Bucarest – Paris, 1980, p. 161-186.

théâtre religieux, du genre mystère, et jusqu'à une chanson populaire qui circulait encore il y a quarante ans, valut à Constantin Brancovan d'être canonisé par l'Église orthodoxe roumaine<sup>6</sup>. Lorsque Cantacuzène, à son tour, fut emporté par le même mécanisme implacable, il a dû éprouver une crainte qui prenait facilement la forme du remords. Influencé par le contexte culturel auquel il appartenait, il s'est décidé à une dernière apparition publique, qui lui offrait l'occasion de poursuivre à haute voix ses réflexions sur ce qui lui arrivait. Ce faisant, il comptait, certes, sur la réaction favorable des auditeurs auxquels il adressait l'expression de son repentir, habilement présentée comme méditation pieuse (toute grandeur de ce monde étant condamnée, il n'a pas pu échapper lui-même, etc.). Après tout, c'est à sa suite et ses partisans, puisqu'ils avaient tenu à l'accompagner, qu'il transmettait son interprétation des faits. En prenant congé d'eux, ils les entraînait à une déclaration finale de fidélité : il est encore assis sur son trône improvisé quand ils défilent tous devant lui pour lui baiser la main. En même temps, pour marquer que malgré la sentence du sultan, cet infidèle, il est toujours prince par l'onction indélébile et qu'il a le droit d'exercer au moins une des fonctions sacerdotales, il leur fait des recommandations morales, des « didascalies », comme l'y autorise la tradition byzantine.

Cependant avant de dégager la signification de cet acte insolite et d'identifier plus exactement son modèle, il faudrait d'abord situer le texte dont nous avons extrait le passage cité. Il se trouve dans les annales d'un mémorialiste de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, raison pour laquelle on n'y avait pas pris garde. Șerban Andronescu, qu'un portrait montre coiffé d'un pesant *ichlik*, signe distinctif de son rang, à côté d'une bibliothèque qu'on devine chargée de volumes de droit, comme il convient à un vieux magistrat<sup>7</sup>, a rempli diverses charges

---

<sup>6</sup> En 1992, au même titre de martyrs, les Saint Synode de l'Église Orthodoxe Roumaine lui a associé ses fils et même son gendre, décapité avec eux.

<sup>7</sup> Andrei Cornea, *Primitivii picturii românești moderne*, Bucarest, 1980, pl. 14 (mais est-ce bien lui, ou son frère, l'échanson Constantin Andronescu ?).

anoblissantes entre 1787 et 1797 (*stolnic, medelnicer, serdar*) et il est mort en 1799<sup>8</sup>. Il était pourtant de souche bourgeoise, fils de pope, et très attaché à sa ville natale, Bucarest, comme le sera aussi son fils Grégoire, le continuateur de ses notices historiques<sup>9</sup>.

Șerban Andronescu a dressé une liste des princes de Valachie, à commencer par le légendaire Radu Negru, celui qui aurait chassé les Tatars qui occupaient le pays en 1290. Il a entrepris ce travail en 1791, date qu'il note lui-même dans le manuscrit. Ses propres souvenirs commencent en 1769. Avant cette date, les seuls règnes pour lesquels le récit abonde en détails sont ceux de Constantin Brancovan, Étienne Cantacuzène et Nicolas Mavrocordato (1716). L'auteur de cette partie de l'ouvrage était certainement un contemporain, capable de noter ses observations personnelles, écrivant après le 30 janvier 1716 (quand fut sacré Nicolas Mavrocordato), mais avant août de la même année, car à deux reprises, il parle de "Sa Sainteté le métropolitite d'Hongrovalachie *kyr Anthime*"<sup>10</sup>, sans connaître donc les événements qui allaient provoquer la déposition et la mort de ce prélat. Nous avons donc la certitude que le passage concernant le discours d'Étienne Cantacuzène rend bien les impressions d'un témoin qui les a mises par écrit peu de temps après.

Outre cette première précision, si on examine attentivement le texte, on s'aperçoit qu'il a été traduit du grec. Car, il est question de Constantin Cantacuzène, le père d'Étienne, en ces termes : « *stolnicul cel bătrân, ce era chivernisitor și tălmăcitor orașului acestuia al*

---

<sup>8</sup> Th. Rădulescu, « Sfatul domnesc și alți mari dregători ai Țării Românești din secolul al XVIII-lea. Liste cronologice și *cursus honorum* », *Revista arhivelor*, XLIX, vol. XXXIV, 1972, 3, p. 456

<sup>9</sup> V. l'introduction par I. Corfus, qui précède cette chronique de famille (op. cit., p. 9-12) ; Ion I. Nistor, « Condicta Androneștilor. Contribuție la istoria Țării românești din secolul al XVIII-lea și al XIX-lea », *Analele Academiei Române, Memoriile secțiunii istorice*, seria III, t. XXVIII, 1946, p. 419-445.

<sup>10</sup> I. Corfus, op. cit., p. 26-27

*Ungrovlahii* » (« le vieil écuyer tranchant, qui était le gouverneur et l'interprète de cette ville d'Hongrovalachie »). Le contresens qui consiste à appeler « ville » un pays n'a pu être commis que par une mauvaise lecture du traducteur qui a confondu *polis* et *politeia*. Cette hypothèse nous a conduit à chercher l'original grec et nous croyons l'avoir trouvé. Le ms. grec 164 de la Bibliothèque de l'Académie Roumaine est une *miscellanea* de textes philologiques, historiques et théologiques datant du XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>11</sup>. Parmi ces diverses pièces il y a les « Réponses des orthodoxes orientaux... » (*Apocriséis tôn anatolikôn orthodoxôn pros tas apo Brétannias apostaléias huper henôsêôs kai homonoias*), dont l'auteur serait Hiérothée, métropolitain de Dristra<sup>12</sup>. Or cette tentative de rapprochement dogmatique entre l'Église anglicane (plus précisément, son aile « Non-Juror ») et le Patriarcat de Constantinople se situe en 1717-1718<sup>13</sup> et le manuscrit, postérieur à 1709, puisqu'il contient un dialogue apocryphe entre Pierre le Grand et Mazeppa après la bataille de Poltava, ne saurait être antérieur à la date de la réponse aux théologiens anglicans signée par le patriarche en avril 1718. Le même manuscrit contient également une liste des princes de Valachie (*historia tôn authéntôn ...*, ff. 125r – 131r) qui, à quelques petites différences près, est identique à celle que Șerban Andronescu a traduite en roumain en 1791. Elle s'achève par la scène du sacre de Nicolas Mavrocordat à Bucarest, en signalant la présence d'Anthime d'Ibérie – *métropolitou Ouggrovlahias kyr Anthimou tou éx Ibérias kai allôn stollôn tôn arhiéréôn*. Ceci prouve que l'original s'arrêtait là et que la fin du paragraphe dans le texte de 1791 (« *Și domnind un an, l-au rădicat cătanile dăn Țara*

---

<sup>11</sup> C. Litzica, *Catalogul manuscriselor grecești*, Bucarest, 1909, p. 400-402, sans proposer une date exacte.

<sup>12</sup> Olga Cicanci, Paul Cernovodeanu, « Contribution à la connaissance de la biographie et de l'œuvre de Jean (Hiérothée) Comnène (1658-1719) », *Balkan Studies*, XII,1, 1971, p. 166.

<sup>13</sup> Steven Runciman, *The Great Church in Captivity*, Cambridge, 1968, p. 312-316.

*Ungurească* »), qui raconte l'enlèvement du prince par un commando de soldats hongrois le 14 novembre 1716, a été ajoutée plus tard<sup>14</sup>.

La liste du ms. grec 164, dont la datation dans l'intervalle février - juillet 1716 se trouve ainsi confirmée, a dû être copiée, au plus tôt, deux ans après. Le passage que nous venons de signaler, à propos de Constantin Cantacuzène, y figure ainsi qu'on pouvait le supposer : *tou gérostolnikou tou kubérnètès kai herménéutès tès politias tautès Ouggrovlahias*. Dès le début ('Radoul boebodas ho Négnos éginé prôtos authéntès) nous avons les annales de Valachie dans une forme qui suit fidèlement, mais en abrégeant, cette même traduction en grec, antérieure à 1658 et comprenant les années 1290 –1601, qui a servi à Macaire d'Antioche pour la chronique qu'il a compilée en arabe<sup>15</sup>. Ensuite on a résumé la chronique des Cantacuzène (preuve un détail concernant le séjour de Grégoire Ghica à Vienne, *Mpétzi*, et à Venise, en 1671). Les huit premiers règnes, jusqu'en 1453, sont mis en concordance avec la chronologie de l'histoire byzantine, à partir d'Andronic II Paléologue, ce qui n'existait pas dans l'original. Certaines erreurs sont à attribuer au copiste du texte grec (*Murtzas boébodas ho kakos* pour Mihnea le Mauvais, *Mihaèl* pour Moïse, *Aréôn*, ce qui devient chez Andronescu *Arion*, pour « Alion », Léon), d'autres nous paraissent dues à Șerban Andronescu lui-même. Ainsi, quand il transcrit la date de la déposition de Brancovan, le 14 mai, tandis que dans le manuscrit grec il y a : *tous 1714 martiou 14 èlthén è mazulia sou*. Curieusement, il écrit Radul voevod Țepeș, au lieu de Vlad (*Vladulas boebodas ho Tsépesès*), et Tismana, pour Tânganul, monastère fondé par Radu le Bel, quoique le texte porte en toutes lettres *to monastèrion ho ton onomazété Tugkana*. Parfois des mots sont omis, tels que

<sup>14</sup> Andrei Pippidi, « Aux origines du régime phanariote en Valachie et en Moldavie », *RESEE*, XI, 2, 1973, p. 353-355. La liste est complétée jusqu'en 1756 dans le ms. gr. 83, ff. 102r-104r.

<sup>15</sup> Virgil Căndea, « Letopisețul Țării Românești (1292-1664) în versiunea arabă a lui Macarie Zaim », *Studii*, 23, 4, 1970, p. 673-692. Dans notre commentaire à M. Berza, *Pentru o istorie a vechii culturi românești*, éd. A. Pippidi, Bucarest 1985, p. 234-235, nous avons signalé que l'ancienne chronique valaque 1292-1593 existait en traduction grecque vers 1612-1615.

l'adjectif flatteur *périfè mou* lorsqu'il s'agit du monastère de Cotroceni. Ailleurs, il semble que, s'il butait sur un passage confus, Andronescu utilisait le texte roumain de la chronique des Cantacuzène, à laquelle il a emprunté, par exemple la généalogie de Mihnea III, tandis que le ms. gr. 164 faisait de ce personnage *Mihnas boebodas ho kakos*, fils d'un Laiotă le Mauvais ignoré par les autres sources : *huios tou Gialota* (sic !) *tou kakou*. Bref, l'anonyme grec de 1716, malgré les nombreuses erreurs – chronologiques surtout – pour les siècles qui précèdent le XVII<sup>e</sup>, peut être utilisé avec confiance en ce qui concerne les règnes de Șerban Cantacuzène (1678-1688) et de ses successeurs<sup>16</sup>.

Revenons au passage qui nous intéresse. L'endroit où le prince Étienne s'arrête pour congédier les courtisans et les gardes qui l'ont accompagné est *éna topon éxo apo ton Boukouresti legoménon Toufanès tou Vladika*<sup>17</sup>, *ôntas holon to plèthos archontes kai kratos*. C'est là qu'il prend la parole : *ékamé mian homilian thaumastè péri tès katastasêôs tou kosmou toutou*. Le terme d'homélie est aussi clair que surprenant. Car, nous dit-on, « le fait, pour un empereur, de prononcer des homélies n'est guère attesté à Byzance »<sup>18</sup>.

Le point est controversé. Pour argumenter l'opinion opposée, Gilbert Dagron, ne cite pas seulement le cas de Léon VI, mais aussi celui de Manuel II<sup>19</sup>. Bien que l'empereur en fasse rarement usage, le privilège d'adresser à ses sujets des exhortations à la vie chrétienne lui échoit par l'acte de l'onction, signe du choix de Dieu et symbole du don de l'Esprit<sup>20</sup>.

---

<sup>16</sup> Voir encore C. Erbiceanu, « Catalogul domnilor Valahiei », *Revista teologică*, III, 1885, p. 325-328.

<sup>17</sup> J'ai vainement cherché ce toponyme au sud de la ville du côté de *Drumul Giurgiului*, la route que devait prendre le cortège en se dirigeant vers le Danube.

<sup>18</sup> Voir ici même les remarques de B. Flusin.

<sup>19</sup> Gilbert Dagron, *Empereur et prêtre. Étude sur le « Césaropapisme » byzantin*, Paris, 1996, p. 273.

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 275-284. Voir aussi Donald M. Nicol, « Kaisersalbung. The Unction of the Emperors in Late Byzantine Coronation Ritual », *Byzantine and Modern Greek Studies*, 2, 1976, p. 37-52.

Justement, quand il s'agit des princes de Valachie et de Moldavie, le même problème vient d'être soulevé, comme pour les *basileis*, à savoir quand l'onction avec le saint chrême a-t-elle remplacé l'ancien cérémonial (sans application matérielle de l'huile)<sup>21</sup>. Or sans tenter de répondre définitivement à cette question, il suffira peut-être de remarquer que, en 1688 comme en 1714 et 1716, le prince de Valachie a été oint : ce détail essentiel est indiqué par l'Anonyme grec. Constantin Brancovan « fut conduit à l'église princière étant accompagné par une procession solennelle et le métropolite de Hongrovalachie kyr Théodose l'oignit prince »<sup>22</sup>. Le couronnement d'Étienne Cantacuzène est décrit dans les mêmes termes : « on l'a amené à la cour en procession solennelle et il est entré dans l'église princière et il fut oint prince par Sa Sainteté le Père métropolite de Hongrovalachie kyr Anthime »<sup>23</sup>. Enfin, pour Nicolas Mavrocordato, à son arrivée de Jassy, « il fut accueilli par tous les boyards, les soldats, le peuple, hommes et femmes, et ils entrèrent en grande procession à la cour princière de Bucarest, où dans la salle du *divan*, le Turc qui l'avait accompagné l'a revêtu d'un *cafetan* impérial ; ensuite, en descendant à l'église, il fut oint du saint chrême, le grand *myron*, administré par le bienheureux patriarche d'Alexandrie kyr Samuel... étant présent Sa Sainteté le Père métropolite de Hongrovalachie kyr Anthime »<sup>24</sup>.

---

<sup>21</sup> Contrairement à ce que j'avais avancé (A. Pippidi, op. cit., p. 34-38), Radu G. Paun, « Les fondements liturgiques du « constitutionnalisme » roumain. La seconde et la troisième Rome (XVIe – XVIIIe siècle). Premiers résultats », *Revue Roumaine d'Histoire*, 37, 3-4, 1998, croit que le sacre effectif serait une innovation de la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle. Voir idem, « "Si Deus nobiscum quis contra nos ?" Mihnea III : note de théologie politique », dans le recueil d'études *Național și universal în istoria românilor*, Bucarest, 1998, p. 68-99. Cf. Violeta Barbu et Gh. Lazăr, « Coronatio ». Tradiția liturgică în Țările Române, *ibid*, p. 40-68.

<sup>22</sup> *Însemnările Androneștilor*, p. 25.

<sup>23</sup> *Ibid*. p. 26.

<sup>24</sup> *Ibid*. p. 27.

Le dernier cas suggère, il est vrai, un changement destiné à renforcer l'autorité du prince, parce que celui-ci n'a pas été élu, mais seulement nommé par le sultan. De ses prédécesseurs, Brancovan avait été l'objet d'une élection en bonne et due forme, à laquelle avaient participé les trois états du pays, et Cantacuzène était passé par un simulacre d'élection, les boyards proclamant leur choix sous la pression des forces ottomanes. Une autre raison pour laquelle un cérémonial exceptionnel aurait été introduit pour Mavrocordato serait le fait qu'il était déjà prince de Moldavie, ayant donc reçu l'onction au Patriarcat de Constantinople (et même deux fois, en 1709 et 1711).

Cependant, nous allons le voir, il suffisait de la présence fortuite d'un patriarche pour ajouter un surplus de solennité à la consécration : on aura donc profité du hasard qui avait amené Samuel d'Alexandrie à Bucarest pour demander à ce visiteur de haut rang de préparer une huile spéciale, le *myron*. Mais l'onction habituelle quelle qu'elle fût, matérielle ou purement spirituelle, n'était pas moins efficace. Étienne Cantacuzène, donc, pouvait fonder sur cette circonstance sa prétention au rôle de prédicateur.

D'autant plus qu'il existait un précédent dont il pouvait se souvenir, un précédent qui lui était familier par ses lectures, telles que nous les connaissons. Parmi ses aïeux roumains, du côté de sa grand-mère paternelle qui descendait de l'ancienne dynastie, il y avait Neagoe Basarab, prince de Valachie de 1512 à 1521. Le grand ancêtre était l'auteur (ou le patron seulement, mais cette différence n'importait guère pour les contemporains)<sup>25</sup> d'un ouvrage de piété très fameux. Sous forme de « conseils » adressés à l'héritier du trône, ce texte contient, avec un grand nombre d'*exempla*, d'origine biblique la plupart, des recommandations pour le métier de monarque chrétien. Si jamais l'un des princes roumains a mérité le titre d'*hagiographe*, c'est bien Neagoe, car, même aidé par des collaborateurs qui ont

---

<sup>25</sup> A. Pippidi, « "*Basileia kai authentia*". Quelques considérations à propos des *Enseignements* de Neagoe Basarab », (sous presse).

rédigé en son nom ces didascalies, l'initiative a été la sienne, il a lui-même parfois pris la plume, soit pour corriger, soit pour ajouter des morceaux, et, en fin de compte c'est lui qui est devenu un modèle et une référence pour ses successeurs.

L'une des pièces de résistance de ce recueil est « L'Épître du prince Neagoe aux reliques de sa mère Neaga et de ses fils Pierre et Jean et de sa fille Angéline », écrite vers 1518-1519. À part quelques mots qui semblent indiquer que Neagoe n'était pas présent à la cérémonie – et le titre ajouté ensuite – tout suggère une homélie destinée à être prononcée lors des secondes obsèques de Neaga et de Pierre. Le début même, spécialement adressé au métropolitain Macaire et aux higoumènes, ferait croire au commencement d'un discours. S'il y a eu lecture publique – ce qui paraît certain –, était-ce en slavon ou en roumain ? En roumain, probablement, pour que cette rhétorique soit bien comprise pour une nombreuse assistance à laquelle se mêlaient, en principe du moins, les « pauvres ». Mais alors faudrait-il renoncer à l'idée que le culte, à l'époque de Neagoe, était célébré entièrement en slavon ?

Enfin, un passage montre bien que Neagoe était conscient du caractère exceptionnel de son sermon : « vous m'avez accordé votre bénédiction afin que je puisse prier devant les ossements de ma mère », dit-il, comme si le poids de ses péchés ne lui permettait pas d'intervenir en tant qu'acteur dans une cérémonie religieuse<sup>26</sup>. Mais le charisme qui l'assimilait à un officiant, le prince l'avait reçu en 1517, quand la consécration de cette église d'Argeș devenue nécropole de sa famille, réunissait à son invitation tout le synode de la Grande Église. À cette occasion, pour le nouveau siège de la métropole, à Târgoviște, le

---

<sup>26</sup> *Învățăturile lui Neagoe Basarab către fiul său Theodosie*, éd. Florica Moisil, Dan Zamfirescu et G. Mihăilă, Bucarest, 1970, p. 241 ; Cf. *Învățăturile lui Neagoe Basarab. Versiunea grecească*, éd. Vasile Grecu, Bucarest, 1942, p. 48: Neagoe demande *épéin tina rêmata* et remercie les prélats pour leur *eulogia*.

patriarche Théolepte de Constantinople avait fabriqué le *myron*<sup>27</sup>. Une source contemporaine, la *vita* de Niphon, en louant Neagoe pour sa piété, fait allusion à la bénédiction du prophète Samuel qui a élevé David à la royauté<sup>28</sup> : rapprochement éclairant pour le caractère attribué au pouvoir princier en Valachie.

Les *Enseignements* de Neagoe, dont la version grecque forme le noyau, mais qui furent aussitôt traduits en slavon, la langue des clercs du XVI<sup>e</sup> siècle, ont circulé en association avec la *Vie de saint Niphon* et ont été ensemble traduits en roumain. La date 1635, qui est celle d'une copie précédente, disparue depuis, a été conservée par un manuscrit ayant appartenu à Étienne Cantacuzène<sup>29</sup>. Le cercle se referme ainsi : Étienne, dont on a remarqué l'intérêt pour les ouvrages historiques<sup>30</sup>, possédait un exemplaire de ces *Enseignements* qui devaient fournir un modèle.

En outre, Anthime d'Ibérie, le métropolitain que nous avons vu assister à son sacre, lui a dédié une œuvre du même genre, « miroir des princes » : les *Nouthésiai christianiko-politikai*, une anthologie parénétiqne dans le goût maniériste de ce dernier humanisme orthodoxe qui rejoint le Baroque. À examiner ce texte, on peut glaner quelque sentences dont le destinataire aura tiré profit pour son propre discours<sup>31</sup>.

---

<sup>27</sup> I.I. Georgescu, « O copie necunoscută a letopisețului cantacuzinesc », *Mitropolia Olteniei*, XIII, 1961, p. 504. Cf. V. Cârdea, art. cit., p. 682 et Hurmuzaki, XIV, 1, p. 717, information confirmée par l'*Ekthésis chroniké* (*Fontes Historiae Daco-Romanae*, IV, Bucarest, 1982, p. 548) qui confond pourtant Neagoe et son prédécesseur Radu le Grand.

<sup>28</sup> Tit Sîmedrea, « Viața sfântului Nifon, patriarhul Constantinopolului », *Biserica Ortodoxă Română*, LV, 5-6, 1937, p. 298.

<sup>29</sup> Dan Zamfirescu, introduction à l'édition citée, p. 106-108.

<sup>30</sup> Andrei Pippidi, *Traditia*, p. 234.

<sup>31</sup> Voir la brochure imprimée par Anthime lui-même à Bucarest en 1715. Cf. Constantin Erbiceanu, « Antim Ivireanu, mitropolitul Ungro-Vlahiei, Sfătuirii creștine politice », *Biserica Ortodoxă română*, XIV, 1890-1891, p. 333-355.

Les flatteries d'autrefois qui, en commentant les armoiries du prince, lui rappelaient « la noblesse de sa famille » et ses droits « au glorieux empire des Romains », ne pouvaient plus que le pousser à réfléchir à la vanité des grandeurs. D'ailleurs le même conseiller l'avait averti : « Souviens-toi que tous les empires sont disparus et que les principautés se sont effacées comme un songe ». Ou encore : « Beaucoup de princes se sont succédés, mais bien peu ont acquis le règne des cieux »<sup>32</sup>. Et finalement : « Quoique tu sois devenu prince et quand même tu recevras une couronne royale, tu devras quitter la vie et te contenter de trois coudées de terres ». L'invocation du « monde éphémère » et des richesses passagères était un thème favori des orateurs ecclésiastiques. Comment ne pas y revenir quand les circonstances confirmaient cruellement cette vieille sagesse ?

Au lieu de monter à l'ambon, le prince demande un siège. Une chaise quelconque lui servira de trône, pour augmenter l'autorité de ses paroles par la gravité de sa tenue. Et ce final, ajouté par surprise à la série des apparitions publiques, constitue volontairement une contrepartie du sacre. Peut-être Étienne Cantacuzène a-t-il eu recours à un autre des écrits inclus dans les *Enseignements* de Neagoe, la *Prière à l'exode de l'âme*, qui prête au prince mourant un long sermon (dix pages de la dernière édition !)<sup>33</sup>. C'est le seul texte qui n'eût pas pu être préparé pour une lecture à haute voix, pour la bonne raison qu'il était censé représenter les *obiter dicta* de Neagoe. Mais rien n'empêchait Étienne d'y puiser son inspiration lorsqu'il se séparait de ses sujets. En offrant à ceux-ci le spectacle édifiant de son repentir, en exagérant l'humilité avec laquelle il considérait son passé, il devait espérer d'éveiller dans l'esprit de ses auditeurs une image beaucoup plus favorable. Mais la conclusion pouvait être une seule, et là il n'avait qu'à répéter les paroles de son illustre prédécesseur : « Moi, dorénavant, je ne prendrai plus soin de mes fils bien-aimés, ni de

---

<sup>32</sup> Formule que les documents de la chancellerie de Valachie répètent souvent dans leur préambule, au moins depuis 1475 ( *DRH*, B, I, 150).

<sup>33</sup> *Învațăturile*, p. 334-343.

mes chères filles, ni de mes fidèles boyards, ni de mes serviteurs, ni de mes biens, ni de mes parents, ni d'ornements, ni d'autres vanités de ce monde, car j'aurai le seul souci de mon âme et ma seule inquiétude sera de passer les barrières terribles (*vămile cele înfricoșate*) »<sup>34</sup>.

L'illusion d'une continuité qui aurait rattaché les pays roumains à Byzance prévalut à certains moments sur les réalités qui la contredisaient. Les Cantacuzène, fiers de leur nom, étaient tenus à y croire, de sorte que le comportement du prince Étienne n'a rien de surprenant. Mais il n'était pas moins lié à un modèle roumain, qui avait imité la *basileia*. Ainsi donc N. Iorga ne se trompait pas en écrivant : « Neagoe se décida à suivre l'exemple des anciens empereurs byzantins, dont il portait volontiers la couronne d'or lorsqu'il se faisait peindre sur les murs des églises par lui bâties, et il donna au jeune Théodose des instructions sur le gouvernement »<sup>35</sup>. Sauf que, par le caractère moral et religieux de ses conseils, Neagoe ressemblait davantage à Léon VI et à « Basile I<sup>er</sup> » qu'à Constantin Porphyrogénète.

---

<sup>34</sup> Allusion à la croyance populaire dans les « douanes », ou lieux de péages où a lieu le pesage des âmes. Il faut en outre remarquer que, dans un manuscrit moldave de 1661 que M. Speranski signalait à Prague, dans la collection du slaviste Šafarik, se trouve une « homélie pour ceux qui quittent ce monde éphémère » (*Čtenija*, 1894, p. 10-12). Ce type de culture aura contribué à modeler l'esprit de l'orateur ainsi que celui de son public.

<sup>35</sup> N. Iorga, *Câteva cuvinte de introducere*, la préface à son édition, *Învățăturile lui Neagoe-Vodă (Basarab)*, Vălenii de Munte, 1910, p. VI.